

« L'amour est un caillou riant dans le soleil »

18980 jours sans toi. Le jour de ton départ, un puits sans fond s'est creusé en moi au milieu de mon corps et tout mon être s'y est effondré comme sable au fond d'un trou. J'ai retrouvé le journal que je tenais à cette époque. Un petit carnet aussi décati que moi.

*

Vendredi 3 mai 1968 : Pourquoi suis-je revenu vivre chez mes parents ? J'aurais dû rester dans les Cévennes malgré le départ de mes camarades. Je finissais de retaper une des maisons du hameau et je n'avais pas à entendre mon père cracher ses poumons envahis de poussière d'amiante. Il crève avant l'âge, cheval de trait essoré par son usine de merde tandis que ma mère s'éreinte à faire des ménages. Je leur en veux d'avoir accepté leur destin de prolos encartés, obéissant aussi bien à leurs chefs qu'à un bureau politique dépassé. Ils méritaient de vivre mieux. Je les aide financièrement. Ils croient que je fais des petits boulots mais en réalité j'imité mon *idole* Alexandre Marius Jacob qui cambriolait les dominants d'un ordre social injuste au début du 20^{ème} siècle. Marius dirigeait sa petite bande de « *travailleurs de la nuit* », moi j'agis seul, au nom de la *reprise individuelle* chère aux anarchistes de son époque. Le reste du temps je potasse Bakounine, Kropotkine ou Malatesta et je méprise les révoltés du quartier latin autant que les propos de Georges Marchais qui vitupère dans « l'Humanité » contre "*ces pseudo-révolutionnaires*" dirigés par "*l'anarchiste allemand Cohn-Bendit*", qui "*servent les intérêts du pouvoir gaulliste et des grands monopoles capitalistes*".

10 mai 1968 : Concert à la Mutualité organisé par le groupe libertaire Louise-Michel. Le quartier latin est en effervescence. Léo Ferré nous invite à rejoindre les rebelles. Je file à la Contrescarpe où sont les nôtres. J'aide à consolider la barricade de la rue Thouin : barrières de chantiers, grilles d'arbres, voitures, matériaux divers entassés jusqu'au premier étage des immeubles. Quatre heures du matin. J'attends l'ennemi, comme le lieutenant Drogo dans « Le Désert des Tartares ». Soudain les casqués déboulent. Claquement des grenades, cris. Je remarque une fille debout sur la barricade, prête à lancer un cocktail Molotov qui illumine son profil. Je suis fasciné par sa beauté : cheveux courts, jean et tee-shirt noir... L'ange de la révolte. Je me dirige vers elle, une grenade explose, les gaz m'environnent. Je ne vois plus rien. Les coups de matraque pleuvent. Je suis sonné. Une main saisit la mienne et m'entraîne. Les CRS nous poursuivent. J'ai du mal à respirer. On passe une porte cochère. La fumée du dehors envahit l'escalier. Une porte s'ouvre au dernier étage. Nous entrons. Une dizaine de filles et de garçons sont assis sur le parquet d'un salon bourgeois. Je fais comme eux, à moitié groggy. Mon ange gardienne m'abandonne. Elle revient avec un gant de toilette humide qu'elle applique sur mes yeux. Personne ne parle. Les flics circulent sur les toits. Parfois un rayon lumineux passe par les fentes d'un volet. Le parfum de mon *ange noir* m'enivre. Je m'allonge et je m'endors en lui tenant la main.

11 mai 1968 : Je me réveille, le corps meurtri. Je m'assois et décolle mes paupières avec les doigts. Un toussotement. Je lève la tête. Un homme me sourit. Tout me revient. C'est lui qui nous a accueillis. Je regarde autour de moi.

– Où sont les autres ?

– Partis ! Je n'ai pas osé vous réveiller. Vous voulez un café ?

Je le suis. Sa cuisine est grande comme deux fois ma chambre.

– J'étais avec une jeune fille...

– Oriane... Envoyée, elle aussi.

– Oriane ?

– Oriane Della Torre, je l'ai eu comme étudiante en philo. Une fille brillante qui a décidé de travailler dans un pool de secrétariat.

– Poule ?

– Une agence. Mademoiselle veut comprendre le prolétariat de l'intérieur et lui diffuser ses idées. Très utopique et illusoire, à mon avis.

Je bois mon café. Il continue à me fixer avec un air compatissant, bien énervant....